

La marque

Une fois le vacherin emboîté puis plus tard lavé, le couvercle remis à sa place sur la boîte, il convenait de timbrer celle-ci. C'était, d'une part le plaisir de l'affineur d'authentifier le fromage qu'il venait de soigner pendant trois semaines dans ses caves, d'autre part l'obligation officielle d'apposer le nom du producteur sur le produit ainsi emballé.

Il n'était pas question de laisser la boîte de sapin dans sa nudité totale. Et puis cette marque irait loin par le monde témoigner de la provenance exacte du produit. Le consommateur de cette manière savait à qui il avait affaire, et en cas de non convenance pouvait toujours téléphoner au producteur pour lui passer l'un de ces savons, comme quoi sa marchandise était innommable et qu'il se permettrait pas plus tard que tout de suite de la lui renvoyer en port dû !

Et si ce n'était pas le téléphone, ce pouvait être une lettre bien torchée, comme quoi le lésé, jusqu'ici toujours content de son fournisseur ordinaire, se montrait tout soudain très déçu de ce qu'on lui proposait. Il avait vite fait de croire que le vacherin n'était plus ce qu'il avait été, et qu'avec toutes ces techniques modernes, il était en passe de perdre ce qui avait fait son originalité pendant des décennies.

Les plaintes et complaints des clients, si de telles lettres s'étaient gardées, en rempliraient des classeurs pleins, voire même des bibliothèques !

Peut-être qu'un jour nous vous proposerons quelques échantillons de cette très intéressante correspondance.

La marque. Elle est aujourd'hui brûlée de manière industrielle par le fabricant de boîtes directement sur le couvercle. Elle était autrefois apposée par chaque affineur une fois ses vacherins emboîtés. On expliquera dans un texte annexe la manière dont on procédait.

En gros on se servait d'un timbre semi-circulaire que l'on faisait aller sur un buvard d'un joli coup de poignet pour ensuite répéter l'opération sur le bois du couvercle. Il fallait peser ni trop ni trop peu. La plupart des encres étaient violettes, d'autres étaient brunes ou même vertes. Et toutes ces marques se reconnaissaient aisément, où l'on découvrait non seulement le nom du producteur, mais aussi son sigle, pour le cas où il en eut un.

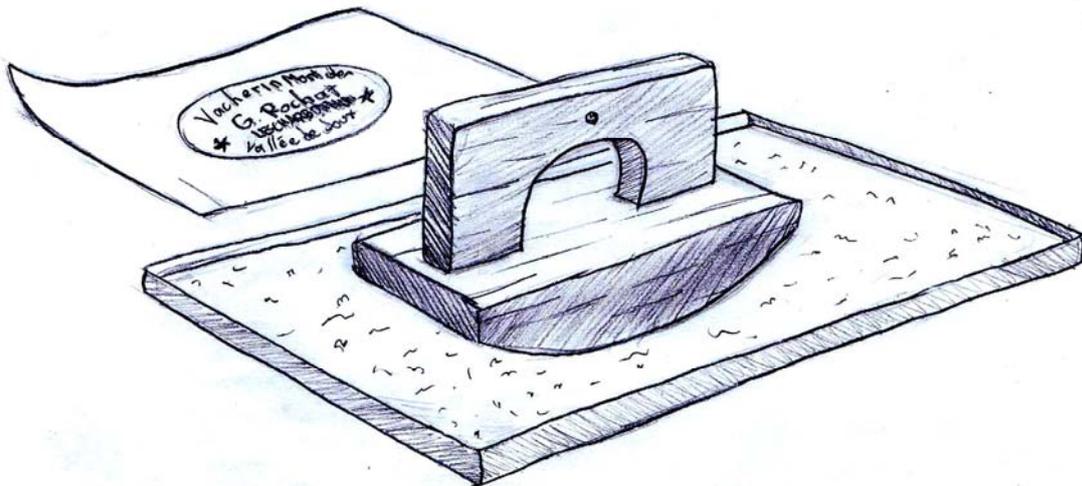
Précisons ici que lors des envois par le train, en fardeaux de cinq pour les petits vacherins, de deux ou de trois pour les gros, chacun entouré d'une ficelle qui devait claquer sur le couvercle de la boîte supérieure lorsqu'on la relâchait, le producteur était tenu de mettre en plus sur ce premier couvercle, ses initiales comme aussi le numéro d'expédition, le tout recommençant au lundi de chaque semaine.

Il est à craindre que les affineurs, dès la réorganisation du secteur, avec le timbre brûlé à l'avance sur le couvercle de leurs boîtes, aient jeté ou brûlé leurs anciennes marques qui ne devaient plus servir. C'est la raison pour laquelle

celles-ci, en dépit de leur haute valeur historique, sont devenues rares et que si l'on n'y prend garde, elles finiront toutes par disparaître.

Nous allons retrouver ici cette grande saga des marques par la photo, le dessin et le texte. Histoire de retrouver un passé pas si vieux que cela, et de fixer, nous l'espérons à jamais, une opération qui avait fait l'une des caractéristiques de ce métier, l'une des plus sympathiques peut-être, quand le vacherin arrive au bout de sa course chez l'affineur pour affronter désormais, d'une part le voyage jusqu'au détaillant, et ce ne sera pas toujours sans risque, et d'autre part son étalage chez le détaillant qui se fera un plaisir de vous le vendre. Ne restera plus au vacherin qu'à pénétrer chez le consommateur qui pourra enfin, à souper de préférence, le déposer sur la table et y mettre le couteau.

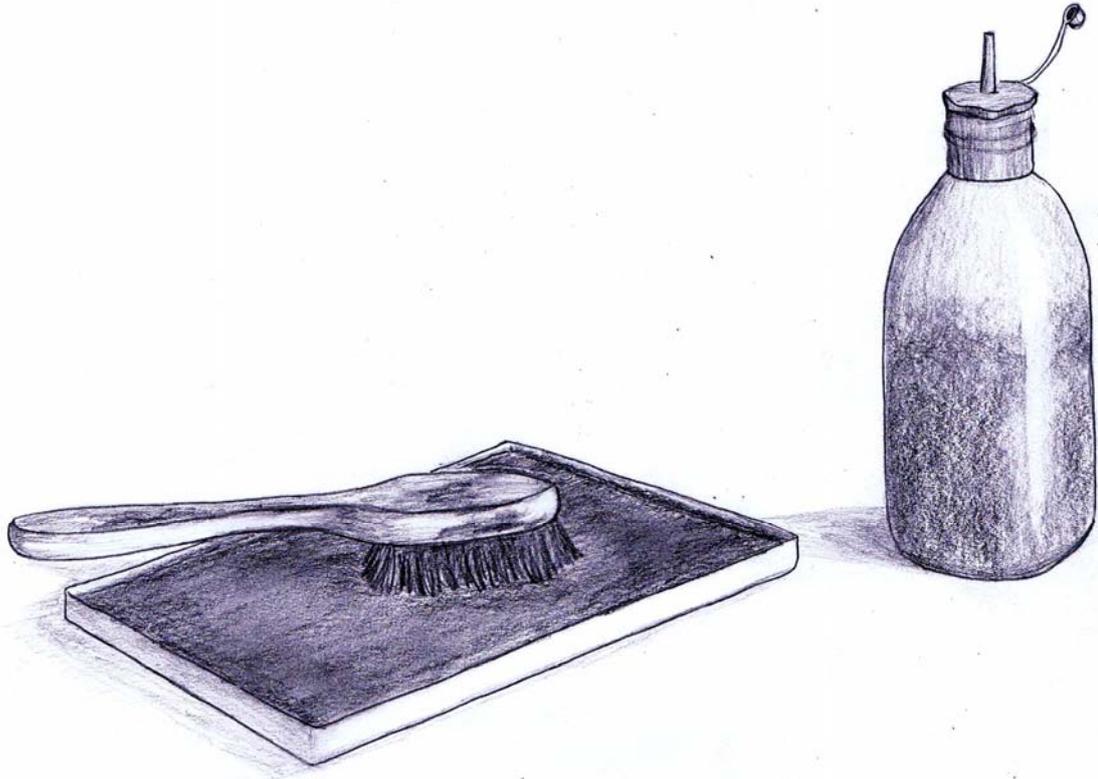
Le vacherin, roi des fromages fins !



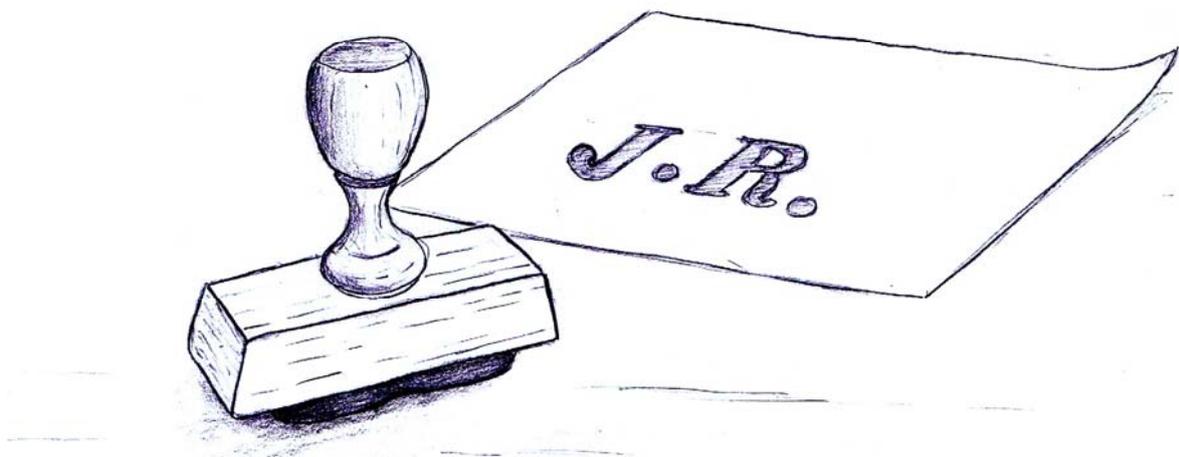
Le timbre et son buvard.



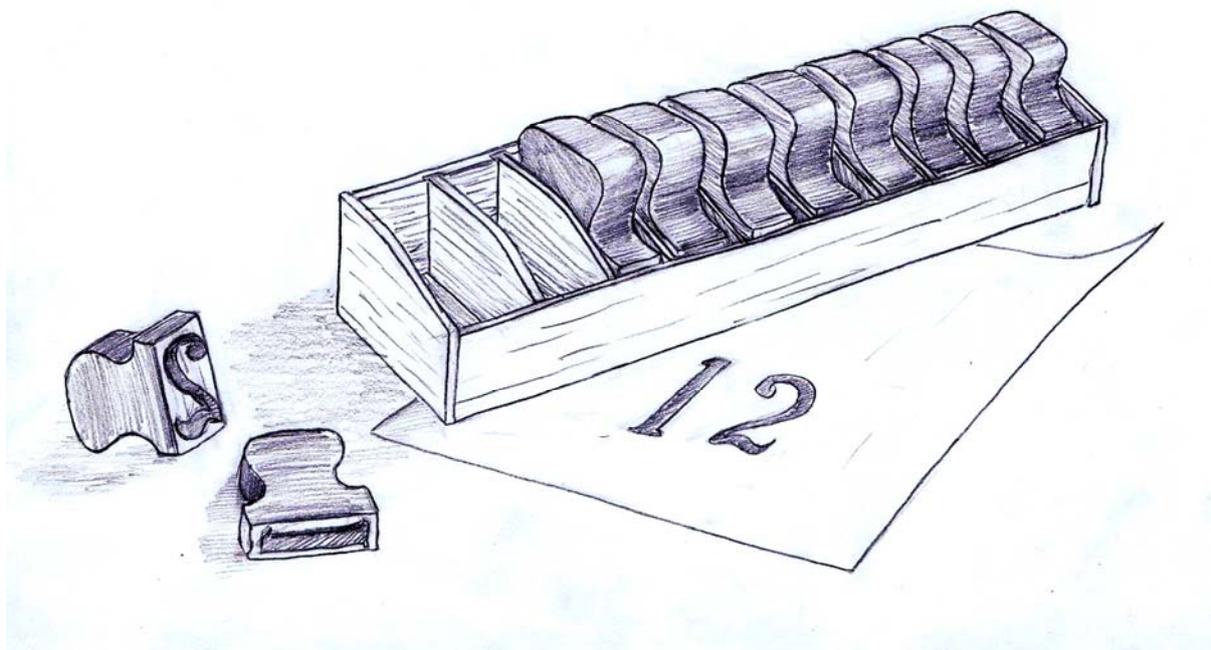
La réserve d'encre, de la belle violette qui vous tache les doigts quand vous l'étaler avec une brosse à soulier sur le buvard.



De la bouteille de verre, l'on est passé à la bouteille plastique, et de l'emballage du buvard en fer blanc, de même au plastique.



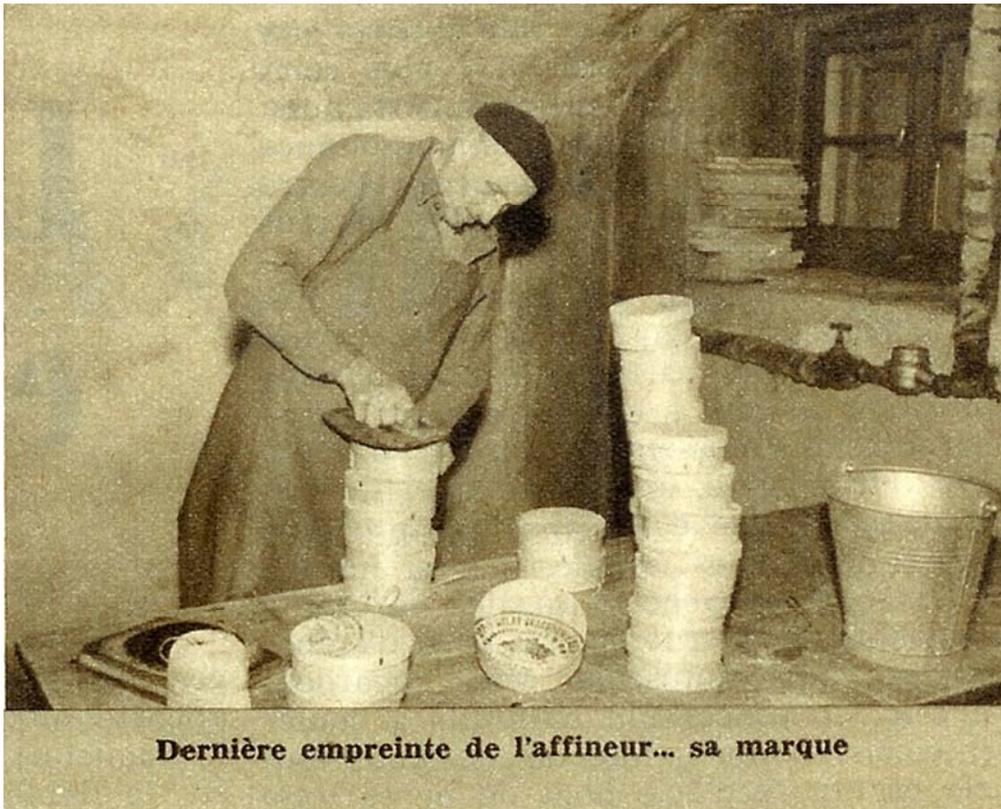
Le tampon avec les initiales du père Jules.



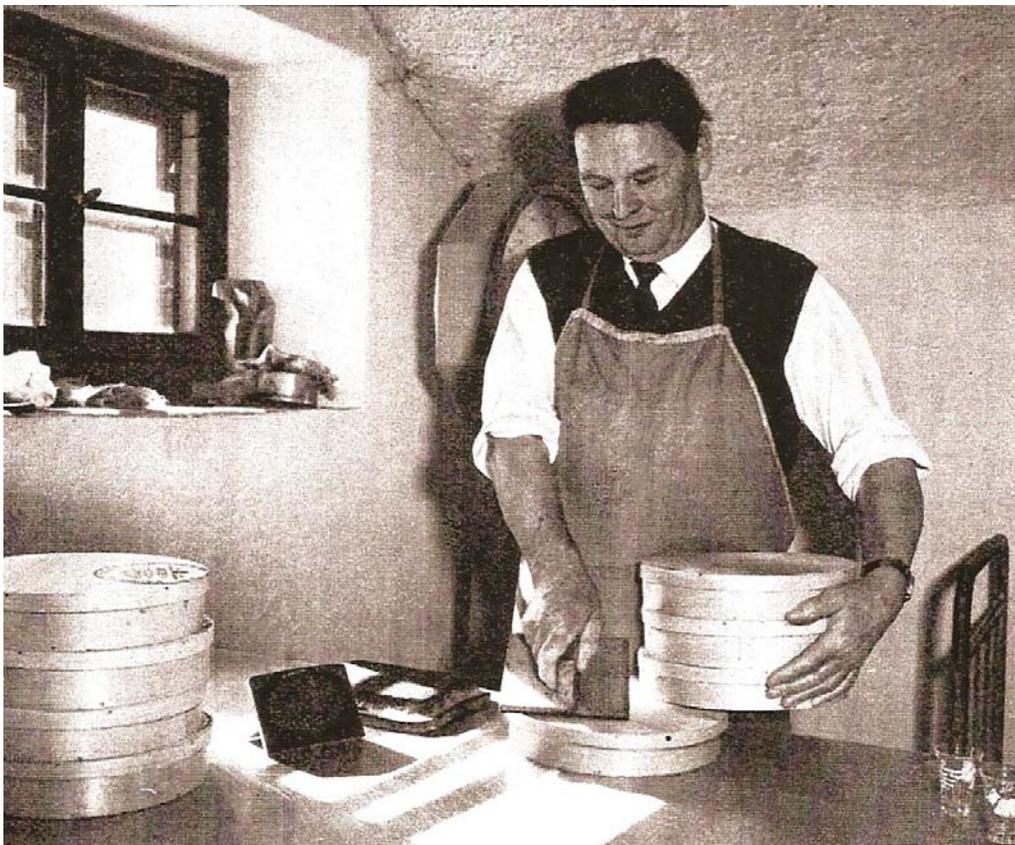
Numéros 1 à 9, + le zéro, dans leur jolie petite caissette.



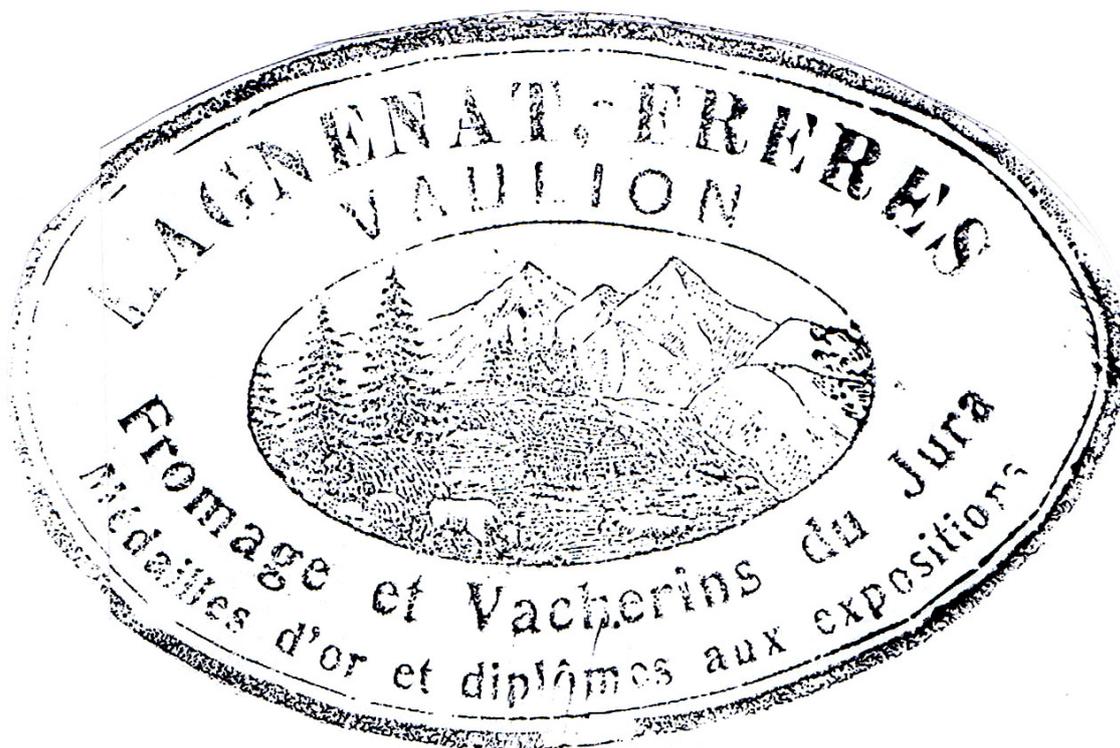
Paul-Edouard Candaux s'apprête à tamponner le couvercle que son épouse présente. Il s'agit bien entendu ici d'une mise en scène.



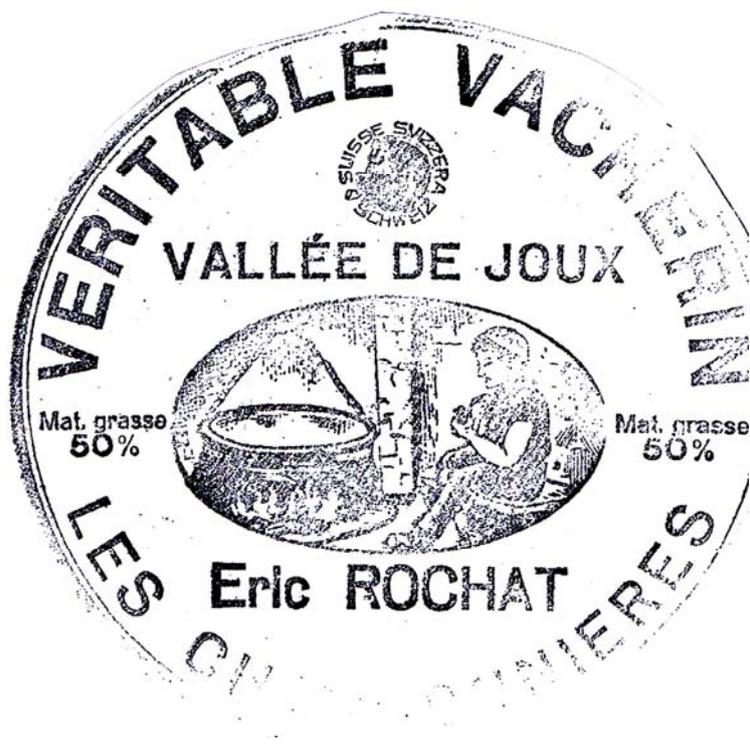
C'est à la même époque ou quelques années plus tôt. Le grand John tamponne à tout va.



Quelques timbres



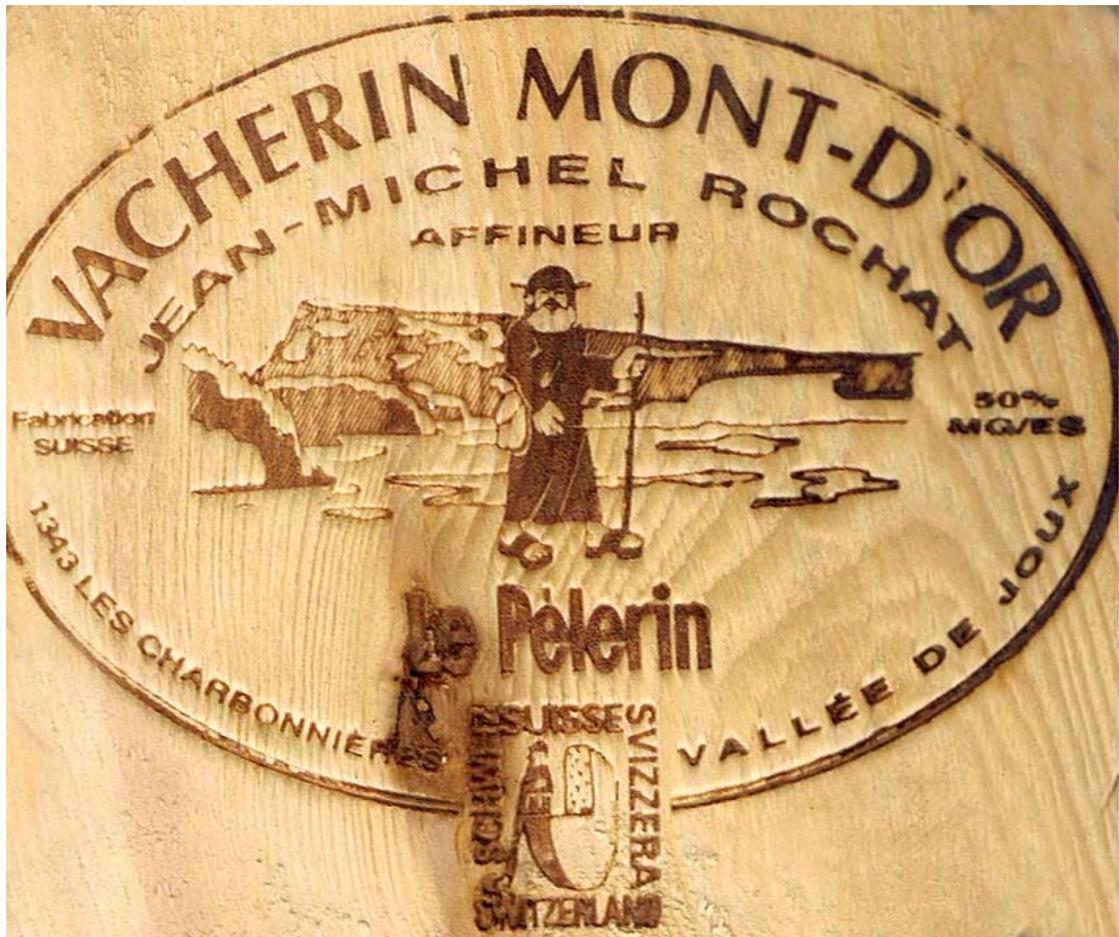
Timbres du début du XXe siècle, ou même de la fin du XIXe. Le sigle du chalet fut aussi utilisé par la famille Golay.



Un affineur, selon l'usage, pouvait avoir plusieurs marques. Ici années septante-huitante.









On peut collectionner les marques apposées sur papier, mais plus facilement encore les couvercles où se trouvent celles-ci. Ci-dessus quelques marques brûlées relativement récentes.

S'il y avait les marques sur timbres, il y avait aussi celles que l'on faisait figurer sur sa correspondance avec les sigles particuliers à chacun, ou presque. Ainsi :

Fromages — Käse

*** VACHERINS MONT-D'OR ***

GROS ET DETAIL — VERKAUF GROS ET DETAIL

Pour obtenir le seul véritable Vacherin Mont-d'Or, exigez sur chaque boîte la marque

P. Lugrin-Cart
au Séchéy,
Vallée de Joux

Um den ächten Vacherin Mont-d'Or zu erhalten verlange man die Schutzmarke

P. Lugrin-Cart
in Séchéy
Vallée de Joux

Marque de Fabrique déposée, — Schutzmarke

SEUL FOURNISSEUR: — ALLEIN-LIEFERANT:

P. LUGRIN-CART

AU SÉCHEY (Vallée de Joux)

Représentant: R. Müller rue Caroline No. 16. Stampal.

Probablement fin du XIXe siècle ou début du XXe.

Spécialité de Fromages gras

GRUYÈRES ET VACHERINS MONT-D'OR

⊗ ⊗ ⊗ ⊗ ⊗ Marques les plus réputées



ANCIENNE MAISON

Albin Rochat

Vallée de Joux (Suisse)

Charbonnières

La marque de l'armailli, par ailleurs dans une tenue qui rappellerait plutôt le marchand de vacherin, fut reprise plus tard par Camille Rochat-Marro, sauf erreur neveu d'Albin. Ainsi si les raisons sociales changent, la marque parfois demeure.



Véritables Vacherins du Jura ou Mont-d'Or
des meilleures laiteries de la Vallée de Joux

MAISON ROCHAT-MARRO

Les Charbonnières (Ct. de Vaud, Suisse)

Compte de Chèques postaux
II. 3143, Lausanne.



VÉRITABLES VACHERINS DU JURA OU MONT-D'OR
des meilleures laiteries de la Vallée de Joux

Chèq. post. II. 77 19
Téléphone 8 32 41

Rochat-Gérard
LES CHARBONNIÈRES
(Vallée de Joux)

M

Doit

Tamponner et ficeler

On ne tamponne plus, maintenant. La marque de chacun des affineurs est brûlée directement sur le couvercle. Il faut le dire, elle est devenue plus belle, plus nette que ce qu'elle était autrefois, apposée à l'encre. Encre brune, encre verte, ou bleue, même parfois encre rouge. C'était le seul moyen. Le gros timbre bombé et le buvard. Tu prenais l'encre sur le buvard en appuyant directement le timbre en un mouvement semi-circulaire, mouvement que tu reproduisais sur le couvercle. Alors là voilà mise, ta marque, toi qui te crois le meilleur, avec les meilleurs vacherins ! C'est vrai, ça, les vacherins de la concurrence, ils ne sont pas jamais aussi bons de goût que les tiens. Ils ne savent pas y faire, quoi, les autres, ces bracaillons. Il n'y aura jamais que toi véritablement à solutionner tous les problèmes. La preuve, les autres, ils ont des bombardées de deuxième choix, tandis que toi, tu n'en as eu l'année passée que trois kilos, oui, trois kilos, et que même, ceux-là tu as pu les placer au grand prix en remontant d'aller chercher les blancs. Des choses comme ça qu'on raconte et qui ne te concernent pas, dans le fond, puisque que toi, des deuxièmes, tu en as toujours des bombardées ! Tu te mettais juste pour une minute dans la peau d'un autre, ce qui n'est pas bien difficile, allez, quand on a gogé dans cette mentalité pendant des décennies.

Faut avoir vu tamponner, dans le temps. On prenait une pile de dix vacherins. On commençait sur le haut, et puis pour descendre, au fur et à mesure, on décalait les vacherins que l'on appuyait contre soi. On arrivait au dernier de la pile de cette manière. Et l'on recommençait avec une autre pile. Et l'on tamponnait tous les vacherins qu'il y avait sur la table, des centaines de vacherins. On reprenait de l'encre sur le timbre tous les deux ou trois vacherins, que la marque, elle ne soit pas trop claire. Qu'il ait belle façon, ton vacherin, avec la marque dessus qui est quelque part ta fierté.

L'encre, après que le buvard ait donné des signes de faiblesse, on la prenait dans une bouteille qu'il y avait dans l'armoire. C'était pour nous une encre violette, épaisse. On en versait une bonne giclée sur le buvard où elle s'étalait mal. Alors on prenait une vieille brosse à cirage, dont les poils étaient eux aussi violets, usés, agglomérés les uns aux autres par la saleté, de telle manière qu'il n'y avait plus un poil qui dépassait, et

l'ensemble complètement maculé d'encre, qu'on frottait sur le buvard. Ca faisait comme une granulation noire qui n'était rien d'autre que des restants de sciure, on présume. Car le timbre, voilà, quand il passe sur le couvercle, il ramasse aussi un peu de la sciure qui serait restée et qui prend la place entre les lettres. De telle manière que les inscriptions du timbre, qui sont donc faites à l'envers, on doit parfois les nettoyer. Alors on va près de la chaudière avec une brosse réservée exprès pour ça, d'ordinaire elle est dans le casier qu'il y a sous le plateau de table, et l'on brosse dans le foyer, pas qu'on salisse les catelles.

Les marques, avec leur signe, il y en eu des dizaines. Il eut fallu les collectionner, à l'époque. Le chalet, le trèfle, le sapin, l'armailli, plus tard il y eut le Pèlerin, il y eut tout cela. Mon grand-père, quant à lui, il n'eut jamais que son nom, trop paresseux sur le plan commercial, et en manque flagrant d'idée, pour qu'il ait songé à inventer un signe. Son nom lui suffisait. Et d'ailleurs, à la marque, mis à part qu'elle était obligatoire, il n'y attachait que peu d'importance. C'était du fonctionnel, un point c'est tout.

Et elles étaient sympathiques, ces marques. Elles allaient porter la bonne nouvelle par tout le canton, par tout le pays. La bonne nouvelle que ce soir il y aura un vacherin sur la table et qu'on se réglera, avec de la salade et des röstis – prononcez röchtis – avec des rondes et du thon, avec du café au lait fait avec du café, du zuka et de la chicorée, avec du pain – chez nous il était toujours gris - et des carottes rouges. Un délice inexprimable. Un truc que vous ne trouverez ni chez Girardet ni chez Rochat où ils seraient même capables de déguster un vacherin à la cuillère. Quel massacre ! Quelle faute de goût. Quel manque de culture paysanne qui veut que toujours l'on attaque un vacherin au couteau. Prêt à être mis au couteau, disaient-ils dans le temps, quand votre vacherin était à point.

J'ai vu tamponner mon père, dans le temps, à la laiterie. J'y ai vu tamponner mon grand-père. Il y avait quelque chose d'impressionnant dans le geste qu'ils faisaient. Ce gros tampon que l'on faisait comme rouler d'un mouvement rapide du poignet, il était fascinant. C'est l'opération que nous autres les gamins nous voulions faire. On s'y essayait. Mais voilà, on était vite lassé. On aimait encore mieux regarder que faire. Les adultes, eux qui seuls ont le geste, le beau geste qu'ils ne remarquent plus, à force. Je vis aussi là-bas ficeler mon père. On faisait

des fardeaux de cinq pour les petits vacherins, de trois pour les gros. Pas qu'il y ait trop de poids et que les boîtes, elles s'écrasent. Mon père qui, sans être ailleurs d'une dextérité extraordinaire, ici montra une habileté que personnellement je n'ai pas su acquérir. Je n'ai pas la frite avec les ficelles, et puis aussi leur toucher me coupe la force. Mon père non. Ainsi, quand on ficelait les deux ensemble, c'est toujours lui qui allait le plus vite. Impressionnant. J'emboîtait deux ou trois fois plus vite que lui, et pourtant là, je devais m'incliner. Il coupait son morceau de ficelle en en mesurant la longueur d'après la hauteur du fardeau. Deux hauteurs de fardeau plus le diamètre d'une boîte. Le tout multiplié par deux plus un petit bout pour la boucle. Il faisait la boucle. Il entourait le fardeau de la ficelle. Il tirait très fort dessus. Il retournait le fardeau cul par-dessus la tête. Il passait la ficelle dessous, sous l'autre ficelle. Et hop, il retournait encore une fois le fardeau. Et dessus une nouvelle fois il tirait sur la ficelle, il faisait le nœud d'attache puis enfin la grande bouche par laquelle on empoignerait le fardeau. Une boucle comme une grande oreille. Et le fardeau, il le mettait par terre, du côté de la chaudière, pour en recommencer aussitôt un autre. Et ainsi jusqu'à ce que toutes les piles soient ficelées et que cela constitue un vaste entassement de fardeaux.

C'est ainsi que l'on procédait. Et puis aussi, sur le dessus de tous ces fardeaux, pour éviter les confusions à la gare entre les différents envois et les différents expéditeurs aussi, on mettait nos initiales, ici J.R, plus un numéro, qui était celui de telle ou telle expédition pour tel ou tel client. Ne restait plus alors à ma grand-mère qu'à aller préparer les lettres de voiture. Elle rentrait chez elle. Elle allait dans la chambre arrière à la bonne odeur de cochon et avec au mur des tapisseries que l'on n'a pas changée depuis les débuts de la maison et que la fumée a noircies. Sa petite Hermès noire était sur la table. Elle enfilait un formulaire entre les deux rouleaux. Elle tapait de deux doigts. La aussi quand même, ça barde. Nous allions chercher les factures quand elles étaient supposées être prêtes. On attendait cinq minutes à nous imprégner une fois encore de l'ambiance de cette petite chambre arrière où nous passions tellement de temps, quand c'étaient les vacances. Avec les cousins. Le téléphone en bakélite noir était contre le mur, avec l'annuaire de la Vallée sur papier fort, souvent brun ou brun rouge, pendu à un crochet par une petite ficelle, car l'imprimeur, faisait un trou dans le coin supérieur gauche pour cet usage. Nous courrions ensuite ramener les lettres de

voiture à la laiterie où déjà parfois l'on chargeait les fardeaux à l'arrière du cabriolet, plus tard de la land-rover. Fallait voir combien ils en prenaient dans chaque main, trois, quatre fardeaux dans chaque main, pris par les grandes bouches. De la grosse graine. Et puis l'on partait à la gare. Le joli moment. Fouette cocher. On y est vite. Voilà l'entrepôt. Un affineur déjà derrière la grande porte est à décharger sa production. Un autre attend derrière, pas qu'il aille perdre son tour. Et quand c'est son tour, on réempoigne les fardeaux pour aller les déposer dans l'entrepôt, sur la bascule ou sur le sol de ciment où il y en a des centaines. Il y en a partout, avec tout plein de marques différentes. Et puis voilà, le personnel, il colle des trucs sur l'un ou l'autre de ces fardeaux puis il les reprend tous pour aller les mener dans les deux wagons qui sont à quai et que l'on attellera au convoi de six heures, directement pour Lausanne où de nouveaux tris s'effectueront. Et c'est ainsi que d'un wagon à un autre, avec du personnel parfois peu respectueux, que nos fardeaux souffriront la mort, que des boîtes s'abîmeront et que bientôt le client vous téléphonera pour vous dire que les vacherins que vous lui avez envoyés, il les a reçus dans un tout triste état. Et pour ne pas bringuer, en fin de compte, c'est vous qui payez la casse.

Des fardeaux véritablement partout. Des centaines de fardeaux. Et les wagons partiront. Et il arrivera même que des fardeaux se perdent en cours de route. On raconte ainsi que certains employés en jetaient de temps en temps quelques-uns dans les buissons, à un point déterminé, et qu'ils allaient les rechercher le soir ou pendant la nuit !

Des choses comme ça, où l'homme n'est pas honnête tous les jours. Et où l'on s'habitue vite à ces petites escroqueries qui vous permettent de mettre du beurre dans vos épinards !